

CONSTANTINOPLÉ D'APRÈS LE LIVRE D'ÉRACLES

Édouard Langille

Curiosité n'est que vanité. Le plus souvent on ne veut savoir que pour en parler. Autrement on ne voyagerait pas sur la mer, pour ne jamais en rien dire, et pour le seul plaisir de voir, sans espérance d'en jamais communiquer. (Pascal, *Pensées* [Brunschvicg 152-77])

La croisade constitue l'une des grandes heures de l'histoire de l'Occident et ce non seulement en raison des exploits des soldats du Christ, mais surtout à cause de l'abondante documentation qu'elle engendra. Il fallait conférer un sens à cette expérience exceptionnelle, ce en quoi il importait d'en parler. Voir ou dire, quel est l'objet principal du pèlerinage? Certes, les récits de croisade furent nombreux. L'on sait également, qu'inscrite dans divers textes, cette expérience collective exerça une influence considérable sur l'imaginaire européen, imaginaire qui se faisait de plus en plus exigeant, car ces textes levaient le voile sur un univers jusque-là largement inconnu, d'une beauté incomparable et, de ce fait, "fabuleux." Comme le dit si bien Jean Mesnard, "la croisade se situe comme une poursuite du sacré conduisant aux lieux où la terre est porteuse du divin — accès à une sorte de mystère fondamental presque nécessairement situé en Orient" (Mesnard 9-10). Ainsi, il ne faut pas s'étonner que *La Chronique* de Guillaume de Tyr, rapportée de Palestine ou de Chypre et traduite en français par Bernard

le Trésorier — qui en fit *Le Livre d'Éracles* —, connu dès sa parution un succès retentissant.¹

Par le truchement de Bernard le Trésorier, Guillaume de Tyr présentait aux lecteurs occidentaux le pays des merveilles. Puisqu'il s'imposait de donner un sens à la croisade et, par conséquent, de la raconter, l'on peut supposer que la chronique des guerres saintes s'élabora largement en raison d'un ébahissement qui, tout en menant à la parole, put entraîner, par moments, une certaine déformation. Les merveilles de l'Orient confinant à l'irréel, il est à se demander, en effet, si le réel suffisait toujours à les dire. En d'autres termes, cette parole qu'engendra la croisade était-elle vérité ou mensonge: fiction, ou l'un et l'autre? La question est difficile à débattre car il arrive que, pour dire une vérité presque indicible, "ineffable," il faille passer par le "mensonge" littéraire.

Or, dans le même ordre d'idées, il est indéniable qu'à partir de la fin du XI^e siècle la croisade s'inscrit dans des textes et que c'est en tant que telle, c'est-à-dire en tant qu'événement littéraire, qu'elle s'imposa sur les esprits (Bossuat 337). Perdue dans cette nuit des temps qu'est la littérature, la croisade marqua profondément les consciences. Tout chercheur dans le domaine sait pertinemment qu'avant la fin de l'époque médiévale, l'idée de croisade devint inextricablement liée et au fond et à la forme de la méditation littéraire, cette méditation concernant principalement l'exotisme, l'une des pierres de touche de l'écriture (Saïd 58).

La *Chronique* de Guillaume de Tyr occuperait donc un triple territoire. Elle se situe nettement au carrefour de l'histoire littéraire, en quoi elle rejoint le mythique, et l'histoire des États d'Orient. Qui plus est, *La Chronique* devenue *Le Livre d'Éracles* constitue l'un des jalons de l'histoire de la langue française (Woledge et Clive 33). D'où, pourrait-on conclure, dans une large mesure, l'importance qu'on lui accorde.

Maintes fois recopié, cet ouvrage figure, en effet, parmi les plus importants du XIII^e siècle et eut, pendant toute la fin de l'époque médiévale, une diffusion sans pareil, si bien que l'on aurait tort de ne pas imputer son succès, du moins jusqu'à un certain point, à son accessibilité linguistique (Mas Latrie 473-565). Cultivé, ce public qui goûta intensément la *Chronique* de Guillaume de Tyr — rois, princes, chevaliers, dames et bourgeois — n'était pas forcément féru de latin.

Sans porter atteinte aux propos tenus plus haut, nous pourrions avancer que son succès et sa diffusion, *Le Livre d'Éracles* les doit aussi aux vastes connaissances du chroniqueur. Écrit par un auteur latin, né à Jérusalem, et donc à cheval sur deux mondes, *Le Livre d'Éracles* diffuse un savoir

rare, d'une grande pureté, offrant un terrain de choix à l'étude du thème du pittoresque médiéval. À la différence de Robert de Clari, "occidental encore simple" (Dufournet 343), ou même de Villehardouin, le maréchal de Champagne, Guillaume, archevêque de Tyr, était l'un des esprits les plus fins et les plus cultivés de son siècle (Davis 66). Au centre des affaires du Royaume latin de Jérusalem, il favorisait l'alliance greco-latine, manifestant un sentiment très net de la solidarité chrétienne (Davis 69). Guillaume de Tyr connaissait du reste Constantinople pour y avoir fait deux séjours en sa qualité d'émissaire du roi de Jérusalem, le premier en 1168 et le deuxième, alors qu'il rentrait de Rome, pendant l'hiver de 1179-1180:

Nequedent, cil arcevesque [qui cest estoire mist en latin], raconte que tandis com il demorait en Constantinoble por la saison de l'hyver et por la volonté l'Empereur. (XII iii t. 2, p. 412)²

S'il avait à l'endroit des Grecs une certaine antipathie, typique du reste des Latins de son époque, Guillaume de Tyr est unique parmi ses contemporains pour sa connaissance des hommes et pour sa réelle largeur d'esprit: le regard que ce chroniqueur posait sur l'Orient était celui du savant. Cependant, si le récit des Guerres saintes toucha profondément le lecteur médiéval, c'est surtout en ce qu'il évoquait ce que Baudelaire nommera "la langoureuse Asie et la brûlante Afrique" (Richard 1981, 212). En effet, *Le Livre d'Éracles* a beaucoup contribué à l'éveil du sentiment exotique dans la littérature médiévale. Comme écrit J. Richard, ce grand texte est "un instrument de la diffusion des connaissances" sur la terre et les hommes qui l'habitent (Richard 1966, 557). Il s'agit d'une écriture teintée d'exotisme oriental et qui, de ce fait, a su plaire à ce "grand public" médiéval si friand de "l'ailleurs." De plus, le goût de l'"ailleurs," le désir de voyager, de faire des découvertes, de chercher l'aventure, ne s'assimile-t-il pas, si l'on accepte cette logique, au besoin d'en parler (Ricardou 134)? R. Mathé explique que "ce refus du séjour habituel et cette quête d'une Terre Promise . . . constituent l'essence même du sentiment exotique" (Mathé 15).

Or, c'est par son exotisme, que non seulement *Le Livre d'Éracles* dépasse la chronique, mais qu'il tranche sur l'ensemble des textes qu'inspira la croisade. Outre sa valeur historique, cet ouvrage, dont nous avons déjà fait valoir qu'il est aussi moment littéraire, se distingue par des descriptions où le merveilleux exotique est particulièrement apte à satisfaire et à nourrir l'imaginaire. C'est en tout cas ce dont fait foi la description de Constantinople, description d'une richesse prodigieuse.

Ce n'est pas Guillaume de Tyr qui a imaginé d'en faire un pays de merveilles. Dès l'époque de Charlemagne, Constantinople exerce sur les Occidentaux une fascination sans pareil.³ Puis les croisades permettent de voir de près cette "fastueuse capitale dont le prestige et les richesses les éblouissent" (Janin 1964, xxxi). Pour J. LeGoff, la découverte, au XI^e siècle, de "Constantinoble" (la terminaison "-noble" n'est pas le fait du hasard) est la découverte de "l'idée de la ville, de la réalité urbaine"⁴ (LeGoff 181). C'est ainsi que Villehardouin, dont nous connaissons bien *La Conquête de Constantinoble*, ne peut réprimer un frisson d'émoi devant la puissance et la fière splendeur de cette ville, souveraine entre toutes : "Et sachiez qui il n'i ot si hardi cui chars ne fremist . . ." (§128). On remarque un même ton de ravissement chez Robert de Clari.

A. SITUATION GÉOGRAPHIQUE DE CONSTANTINOPLE

Sur la situation géographique de Constantinople, les chroniqueurs de la IV^e croisade ne fournissent aucun renseignement vraiment utile. Villehardouin n'en dit pas plus que Robert de Clari, si ce n'est que le récit de ce dernier fournit un grand nombre de détails au sujet de l'expédition maritime (Dufournet 344). Le *Livre d'Éracle* cependant en décrit l'emplacement, et ce à la manière d'un cartographe. Comme la lecture tient lieu de voyage l'auteur, suivant l'exemple de tant d'historiens anciens, dessine minutieusement Constantinople. Il confie ainsi à son lecteur qu'il s'agit d'"un triangle vaguement isocèle" (Janin 1964, xxii).

La cité de Constantinoble . . . est fait autre *si comme un triangle*: li primerains costez est outre celui bras et le port; ileuc siet *l'église monseigneur Saint Jorge* [dont cele mer a nom le Braz saint Jorge], si dure cest costez jusqu'au *nouveau palais Blaquerne* selonc le port. Li autre pan de la ville dure dès ce moustier Saint Jorge jusqu'à la *Portes Oires* et li tierz ce ces portes jusqu'au palais de Blaquerne. (II vii t. I, p. 65)

Étonnante par sa brièveté, cette description l'est aussi par son aspect détaillé. À l'extrême est de la ville, près du site de l'actuel palais du Topkapi (la Pointe du Sérail), se trouvait le monastère de Saint Georges de Manges (*Ecclesia Sancti Georgii quae dicitur Mangana*);⁵ d'où, raconte le Trésorier, le nom du "Bras saint Jorge" ou Hellespont, c'est-à-dire: "un bras aussi come une eau douce" (II vii t. I, p. 64).

Le port, ou la corne d'or, plaque tournante d'une intense activité commerciale, "que l'on dist li plus paisibles et li mieudres de toutes les mers" (II vii t. I, p. 65), délimite le côté oriental de la péninsule et s'étend jusqu'au

quartier du “nouveau palais Blaquerne.”⁶ Cette résidence impériale fut érigée par Manuel Comnène (1143–1180), au moins soixante ans après l’arrivée de Pierre L’Ermitte devant Constantinople (1096). Lorsque s’y tint le synode de mars-avril 1166, le palais était nouvellement bâti (Janin 1964, 127).

Du monastère Saint-Georges à la “portes oires,” (*porta aurea*) ou “porte dorée,” sur le bord de la Marmara, c’est le deuxième côté du triangle. Flanquée de deux tours en marbre et munie de propylées, cette porte triomphale était destinée aux empereurs rentrant d’expéditions militaires (Janin 1964, 271). Derrière elle se trouvait le célèbre Château des Sept tours.

La muraille de Théodose ceint la ville du côté de la terre et protégeait Constantinople jusqu’en 1453 année où les Turcs la rompirent. On peut en voir les restes de nos jours: “moult est bien la ville close, meimsement devers champaigne, de murs de fossez, de tours et de barbaquanes” (II vii t. II, p. 65).

La situation géographique de Constantinople dont on peut se faire une image plus précise que dans la plupart des représentations picturales est précédée, ajoutons-le, d’une description du voyage maritime dans l’Hellespont et dans la mer de Marmara.⁷ L’auteur, qui n’en exploite pas le pittoresque, semble néanmoins vouloir instruire les géographes en chambre ou peut-être même de futurs voyageurs (Howard 21):

. . . s’en part un braz aussi come une eau douce, et s’étent vers midi en lonc . cc. et . xxx. miles; et il n’est mie oniz,[uni] car en tel leu il a qu’il n’a de lé que une mille, en autre leu en a bien . xxx. de lez ou plus, selon que il treuve les leus par ou il cort plus estreit ou plus large. (II vii t. I, p. 64–65)

Aussi le texte fournit-il un certain nombre de renseignements judicieux, utiles à l’érudit qui trouve un point de repère dans ces allusions à l’Antiquité. Comme c’est souvent le cas au moyen âge, l’histoire constitue la somme de toutes les “histoires,” toute histoire renfermant forcément le souvenir des précédentes:

[Le Braz saint Jorge] cort entre les deux anciennes citez Sexton [Sestos] et Abidon [Abydos] que quoi l’une est en Aise et l’autre en Europe; car cil braz est la devise de ces deux terres. Constantinople est en Europe, de l’autre part Nique [Nicée] qui est en Aise. *C’est la mer que Serces [Xerxès] fit pont de nés et la passa.* (II vii t. I, p. 65)

Enfin, une “eau douce corant” descend dans le port près de l’endroit où logèrent les expéditions de la première croisade. On la nomme aujourd’hui “les eaux douces d’Europe” (Peyré 211).⁸

Historien militaire, Guillaume de Tyr accorde aussi une attention particulière aux conditions atmosphériques qui prévalent dans les contrées dont parle sa *Chronique*. C'est ainsi que l'on apprend que l'hiver à Constantinople peut être assez rude: "car li yvers estoit *mout gran* et mout aspres le *froit*, de pluies et de *nois* [neige]" (II vi t. I, p. 64).

B. LES RICHESSES DE CONSTANTINOPLE

Guillaume de Tyr évoque trois palais impériaux dans la ville de Constantinople: le palais des Blaquernes, le palais Constantinien et le palais Constantin le vieil où il y avait la célèbre salle que l'historien nomme "Trulles." Le premier ne pose aucun problème et tous les plans archéologiques l'indiquent clairement. Les deuxième et troisième pourraient prêter à confusion.

a. Le Palais "Constantinien" ou *Boucoléon*

Le Livre d'Éraclès raconte que Manuel Comnène reçut avec de grands honneurs le roi Amaury au "palais Constantinien" qui, d'après la description qu'on en donne:

siet . . . *sur le rivage de la mer dedanz la cité de Constantinople envers le soleil levant.* (XX xii t. II, p. 346)

Le texte précise que l'on accédait au palais du port par un escalier en marbre, d'un luxe royal, que seul l'empereur empruntait quand il arrivait en ville par voie maritime:

Por ennorer le Roi, vout encontre la coustume qui estre soloit, qui li Rois entrast par ileuc. Par là ne monte nus eu palais se l'Empereres non et li haut hom qui avec lui sont, quant il vient par mer. (XX xii t. II, p. 346)

Ce même escalier, tel que le décrit Guillaume de Tyr, était flanqué de lions et de hautes colonnes — le tout en marbre:

(Du palais Constantinien) descent à la mer un granz degrez largez fait mout richement à tables de marbre, et si i a lions et colombes hautes de marbre de maintes couleurs (XX xxii t. II, p. 346)

L'érudit le devine. Tout parle ici non pas du palais "Constantinien," que l'on connaît de nos jours et qui se dresse entre la porte d'Andrinople et le quartier des Blaquernes (Janin 1964, 129) — très loin de la Corne d'or donc et à l'extrême ouest de la ville — mais, plutôt, des environs du *Grand Palais* dont les limites au XII^e siècle étaient les suivantes:

au nord-ouest de l'*hippodrome* et le *bain de Zeuxippe*, au nord-est l'*Augoustéon*, *Sainte-Sophie*, le *Sénat* à l'est et au sud la mer, au sud-ouest le Palais du *Boucoléon* et le quartier d'Hormisdas. (Janin 1964, 107)

À cette époque, le Grand Palais ou devait encore être connu sous le nom de palais de Constantin le vieil (Dagron 93). Mais cette ancienne résidence impériale, pendant des siècles le véritable centre mystique de l'Empire, commence à décliner vers le XI^e siècle et tend à perdre la faveur des Comnènes qui, comme on l'a dit plus haut, firent ériger une nouvelle résidence : Le palais des Blaquernes (Janin 1964, 109). Qui plus est, le Grand Palais ne donnait pas directement sur la mer de Marmara. Il est aisé alors de conclure que Manuel Comnène reçut Amaury I^{er} de Jérusalem au *Boucoléon* (qu'il nomme le palais Constantinien), qui était voisin du Grand Palais, et qui ne devait pas, au XII^e siècle, manquer de prestige. D'ailleurs le *Livre d'Éracles* indique qu'il y avait à l'entrée du Boucoléon des lions sculptés. Sur ce chapitre on se rappelle l'*Aléxiade* (III i) où Anne Comnène explique que le nom même du Boucoléon désigne la statue d'"un lion terrassant un taureau" et non pas, comme le prétend Robert de Clari, la "gueule du lion" (Dufournet 348).

Qu'on imagine la réaction du Roi et de ses gens dans l'enceinte de ce palais où la magnificence orientale rutilait dans les objets de prix et sur des parures somptueuses. Baignant dans une lumière chatoyante, les richesses de la capitale, l'étalage de luxe, sont tels que l'historien dit ne pouvoir énumérer tous les objets précieux, émaux, pierreries, brocarts :

Atour si riche en or et en pierres et en vaissiaux d'étranges façons; draps de soie, tapis galaciens. (XX xxii t. II, p. 346)

Il prétend par ailleurs avoir peur que son lecteur ne croie les étonnantes vérités qu'il s'efforce de décrire: pierres précieuses, soieries délicates, armes et objets magnifiques; toutes ces richesses contribuent à créer un monde opulent et raffiné, tel qu'on imagine l'Orient, un décor de rêve. Mais, nous l'avons déjà noté, tant de vérités fabuleuses renferment déjà l'idée du mensonge littéraire qu'expriment si bien les premiers vers du *Roman de la Rose*: "Aucunes genz dient qu'en songes/ n'a se fables non et mençonges. . . ." Malgré l'angoisse de l'historien, la vérité et le mensonge sont dorénavant indispensables à l'écriture, voire même difficiles à dissocier :

. . . l'or et les pierres précieuses qui le jor furent montré, valioient tant que la verité en vouroit dire à peine en seroit creuz. (XXII iii t. II, p. 443)

En d'autres termes tout se passe comme si le mensonge était non seulement un instrument de vérité mais, en dernière analyse, la seule vérité possible.

Quoi qu'il en soit, il est évident que des passages tels que ceux que nous venons de citer ne pouvaient qu'exciter la cupidité bien connue des Francs d'Orient d'autant plus, que les Comnène étaient d'une largesse incomparable (Colliot 91-110). Tout suggère que les Grecs éprouvaient un plaisir sans doute exquis à éblouir leurs hôtes. Pour sa part, Guillaume de Tyr revient inlassablement à ce poncif dont voici un exemple: L'Empereur comble Amaury de Jérusalem de "joiaus riches et divers," "de granz fêz de *perpres dor*" (XX xxiii t. II, p. 349).

b. Le Palais Constantin le vieil ou Grand Palais

S'il est à peu près certain que les Byzantins reçurent le roi de Jérusalem au Boucoléon, il n'est pas aussi facile d'indiquer avec précision le nom du palais où fut célébré le mariage d'Agnès de France et d'Alexis Comnène (1176). Voici ce qu'en dit le texte:

. . . et fu feste au *palais Constantin le vieil*, en cele partie qui a nom *Trulles*, là ou sist jadis li conciles, au temps Constantin qui fu fils à l'autre Constantin le fil Éracles. (XXII xii t. II, p. 412)

Vraiment on se fourvoie dans tous ces Constantins! Mais la question demeure. Où se trouvait le palais de Constantin le vieil? C'est, en fait le mot "Trulles" qui permet de l'indiquer avec précision. Le mot "Trulles" signifie en grec, "τροῦλλος," "coupole" (Janin 1964, 437). Or il y avait à Constantinople un quartier appelé *Troullos* à cause de la forme de l'église *Saint-Jean Baptiste* qui s'y trouvait. Les séances du concile dit *Quinisexte* (691-692) dont il est question ici, "là ou sist jadis li conciles" (XXII iii t. II, p. 412), se tinrent toutefois au Palais impérial "dans une salle appelée *Troullos* parce qu'elle était surmontée d'une coupole" (Janin 1966, 441). Le mariage d'Agnès de France et d'Alexis Comnène fut donc célébré au Grand Palais, alors que celui de Regnier de Monferrat et de Marie Comnène se tint aux Blaquernes (XXII iii t. II, p. 413).

C. PROTOCOLE

L'art de la diplomatie tel qu'il s'est élaboré en Europe depuis le haut moyen âge doit ses structures essentielles à l'influence byzantine. H. Nicolson, le résume de façon succincte:

It was the Byzantines who taught diplomacy to Venice; it was the Venetians who set the pattern for the Italian cities, for France and Spain, and eventually for all Europe. (Nicolson 24)⁹

Le *Livre d'Éracles* rend compte de la façon dont les Grecs concevaient les relations entre États. D'abord les Latins déplorent les longueurs des pourparlers entamés avec les Grecs. Puis la pompe et le cérémonial de la cour:

Longuement les [les Latins] detendre li Grezois, si come est leur coustume [aux Grecs] par maintes manières de paroles. (XXIII xxii t. II, p. 229)¹⁰

La diplomatie byzantine en effet était fondée sur l'esprit de la méfiance et de l'insécurité. Elle était frauduleuse, puisque conçue pour éblouir ou même intimider les missions étrangères (Nicolson 25). L'étalage de luxe, la splendeur des réceptions officielles, les interminables défilés militaires pendant lesquels les mêmes soldats circulaient vêtus de cuirasses différentes créaient ainsi l'illusion de grandeur impériale.

Toutes sortes d'automates, certains ingénieux, servaient également à cette fin: des lions mécaniques, par exemple, d'où sortaient, au moment opportun, des rugissements terrifiants; ou encore, un trône qui se soulevait discrètement donnant l'impression d'une ascension mystique!¹¹ Enfin, la personne même de l'empereur hautaine, distante et inaccessible, investie d'une grande dignité, était, aux yeux des Grecs, une sorte d'homme-dieu. L'idée même de la "*hautece de l'empire*" était étroitement associée à l'empereur qui incarnait, à lui seul, la gloire byzantine (XX xx t. II, p. 346).

La visite du Roi de Jérusalem nous en donne déjà une idée. On mène le Roi et sa suite à la salle du trône:

par voie *richement* attornés; et portes i avoit *nobles* et de si *riches* oeuvres que tuit s'en *merveilloient* cil qui n'est onques mes regardées. (XX xxii t. II, p. 346)

L'éclat chatoyant des intérieurs byzantins est rendu par la répétition des adjectifs "*riche*" et "*merveilleux*."

Devant la cour, mais cachés derrière "une courtine large et haute, de soie trop richement oeuvrvée [d'or et de pierres précieuses]" (XX xii t. II, p. 347) les cachant des regards inquisiteurs des courtisans, l'Empereur et le Roi s'installent. Le rideau se lève doucement comme pour prolonger l'attente de la cour assemblée. Assis sur un trône doré, vêtu de ses robes impériales, "chaucié de huesses rouges . . . vestuz de draps de porpre vermeille" (XV xxiii t. II, p. 81) — symboles du prestige de son Empire — Manuel Comnène.

exalté par la magnificence de ses atours orientaux, apparaît telle une divinité mystique:

Quand le Roi fu assis, len trest la cortine mout soutilment par cordes a une part, lors aparut l'Empereres qui séoit sur un faudestuef *d'or*, mout richement vestuz de draps imperiaus, si que tuit le virent cil du palais. (XX xxii t. II, p. 347)

Le sens du rite, le protocole rigide d'une cour imbue de son prestige, de sa gloire, de la majesté de son souverain est si bien rendu par le français du Trésorier que cet extrait rappelle les meilleures pages des *Mémoires* de Saint-Simon où, à la description du spectacle, se mêle l'émoi des spectateurs. Le texte relate que Manuel Comnène, une fois seul avec son hôte royal, et caché avec celui-ci derrière cette "courtime", témoigne envers le Roi d'une déférence tout à fait exceptionnelle. L'Empereur se lève et s'en approche d'une manière familière et engageante, chose, et le texte le précise, qu'il n'eût pas daigné faire devant la cour. Guillaume de Tyr prétend que les Grecs eussent considéré une telle attitude, surtout devant le Roi de Jérusalem, indigne de leur Empereur:

Cils qui estoient plus privé de l'Empereur menerent le Roi dedanz cele cortine où l'Empereres se séoit, et ce fu fet tout à escient pour lui ennorer; car quand il n'i ot se ses genz privées non, l'Empereres se leva contre lui. *Ce ne féist-il mie legierement se la cour fust pleniere; car trop depleust aus Griens se il l'eussent veu, et deissent qui mout fust abessée la hautece de l'empire.* (XX xxii t. II, p. 347)

À vrai dire, l'auteur va plus loin; le texte est plus hardi. Manuel Comnène invite les barons de Syrie à s'approcher du trône où il leur parle et où il les embrasse tendrement:

[il] apela les barons de Surie, chascuns par nom, *tous les salua et beisa l'un après l'autre.* (XX xxii t. II, p. 347)

À côté du trône impérial mais plus bas, le Roi de Jérusalem s'assied "sur un trop riche siège couvert de *drap battu à or*" (XX xxii t. II, p. 347).

Pendant cette longue visite le Roi est logé somptueusement au palais du Boucoléon où les salles et chambres sont "riches" et "délitables," que "trop estoit grant *merveille* de veoir les *diversitez* qui là estoient" (XX xxii t. II, p. 346). Les barons, de leur côté, logeaient dans un hôtel particulier, près du palais, lui aussi d'un luxe inouï: "plus *richement* que metier ne li estoit" (XX xx t. II, p. 346).

D. MERVEILLES ET MONUMENTS DE CONSTANTINOPE

Amaury I^{er} avait, d'après Guillaume de Tyr, une curiosité intellectuelle très vive:

Li Rois estoit uns teus home qui mout se *deloit* en veoir ces estranges choses; et demandoit *trop volentiers* les ancienetez et les raisons de tout. (XX xxiii t. II, p. 349)

C'est ainsi que l'Empereur organise, à son intention, des visites guidées sous la bienveillante attention des notables de la ville. Le Roi apprécie surtout une croisière dans la mer de Marmara jusqu'au Bosphore; "il entrent en galies et s'en alerent najant jusqu'à l'entrée de la grant mer (La mer Pontique)" (XX xxiii t. II, p. 349). Il n'est pas clair que les personnages séjournent dans une des résidences impériales sur la rive asiatique — lieux de repos loin des intrigues de la cour (Janin 1964, 138). Comme il y en avait plusieurs, il est fort possible qu'Amaury les a vues.

Bientôt les Francs s'installent au palais des Blaquernes où l'Empereur les amène "por esbatre et por ce qui li sejour en un leu ne leur ennuiast" (XX xxiii t. II, p. 348) — ce qui est une délicatesse extrême indiquant le raffinement des moeurs des aristocrates byzantins. La description des Blaquernes comme toutes celles que nous avons vues jusque-ici vante le luxe des intérieurs sans pour autant fournir de détails.¹² On apprend toutefois qu'il y avait un élément de confort à peu près inconnu dans l'Occident médiéval, des bains à vapeur:

À peine porroit-l'en deviser coment li Roi ot riches sales où il avait [*bainz, estuves* et] toutes manieres d'aises et de deliz. (XX xxiii t. II, p. 348)

Par ailleurs, Guillaume de Tyr, moraliste austère, condamne ce genre de commodité de même qu'il lui arrive de se lancer dans des diatribes contre les jeux de table, la chasse, les dés ou des vêtements d'une trop grande élégance (cela pour les hommes).¹³ Son attitude ici a donc quelque chose d'étonnant.

Amaury découvre les monuments de la ville impériale; les nombreuses *colonnes* honorifiques élevées à la mémoire des souverains fascinaient depuis toujours les voyageurs. Guillaume de Tyr rapporte que le Roi était sensible à leur élégante majesté. Il n'y a cependant rien ici du fabuleux qu'on rencontre chez Robert de Clari qui rapporte "une plus étonnante merveille":

deux colonnes d'une grosseur de trois brassées d'homme et d'une hauteur de cinquante toises; au sommet, des cabanes d'ermite qui s'y rendaient par un escalier à l'intérieur des colonnes. Tout autour, des inscriptions et de dessins

prophétisant les aventures “qui sont avenues en Constantinoble ne qui avenir i devoient.” (Dufournet 351–52)

Clari va jusqu'à dire que la conquête de Constantinople y était annoncée:

. . . on y trouva que les lettres qui étaient écrites sur les navires dessinés, disaient que du côté de l'Occident viendrait un peuple aux cheveux longs, à cottes de fer, qui conquerrait Constantinople. (Dufournet 352)

De la même colonne Villehardouin dit:

il avoit une colonne en Constantinople enmi la vile auques, qui ere une des plus haltes et les mielz ovrées de marbre qui onque veue d'oil. (§307)

Le maréchal de Champagne raconte, lui aussi, que les bas-reliefs passaient pour annoncer l'avenir de la ville et, plus précisément que l'on y voyait un empereur précipité du haut de la colonne. C'est en fait la punition dont périra l'empereur Murzuple: “Et ensi fut cele semblance et cele prophécie averée” (§308). Sans doute les historiens de la quatrième croisade apprirent-ils en fait de telles fantaisies des colons vénitiens ou génois installés depuis des générations à Péra et dont le sentiment de haine envers les Grecs était particulièrement intense. On sait du reste que les colonnes de Constantinople étaient justement célèbres et passaient pour annoncer l'avenir car “dans l'imagination populaire, la colonne est l'ultime sauvegarde” (Dagron 38). Toutes sortes de légendes sont rapportées dans les textes à tel point qu'il est clair que la seule idée de la “conquête” de Constantinople était une obsession des Byzantins, et ce dès l'époque de Corrorès (Dagron 37).¹⁴

Guillaume de Tyr ne dit rien des prétendues prophéties, mais il mentionne les bas reliefs et dit qu'elles sont “*ovrées à images.*” Il admire aussi les arcs triomphaux “*entaillez à diverses estoires*” (XX xxiii t. II, p. 348). Cette remarque est significative car elle permet d'affirmer qu'il s'agit ici de la colonne de Théodose-le-Grand; R. Janin explique que l'arc de Triomphe et cette colonne étaient “intimement” liés (Janin 1964, 82).

La deuxième colonne mentionnée dans *Le Livre d'Éracles* est celle de Justinien, située au nord-est de l'Hippodrome. Celle-ci était célèbre parce que revêtue de bronze doré: “*coulombe de coivre*” (XX xxiii t. II, p. 348).¹⁵ Elle se retrouve dans la relation “mensongère” de Jean de Mandeville (Fazy 44).

E. LE TRÉSOR DES "SAINTS-APÔTRES"

Rien dans la ville impériale ne devait émouvoir le chrétien pieux que fut Amaury Ier de Jérusalem autant que sa visite au "*Trésor*," vaste collection de reliques assemblée par les empereurs depuis l'époque de Constantin le Grand: "chaples anciennes et voutes secrées pleine de pierre precieuses, de riches draps de reliques et de corps saints." Le Roi y voit également une:

grant partie de la vraie croix, les clous, la lance, l'esponge, la couronne d'espines. . . . le drap que l'on appelle synne ou [Nostre Sire] fut enveloppez et les sandales de que il fit chauciez. (XX xxii t. II, p. 347)

L'historien précise que nul étranger, quel que fût son prestige, n'avait jusqu'à jouï d'un tel privilège.

Aussi peut-on se demander où à Constantinople Amaury visite ce trésor. Le texte n'en révèle pas l'emplacement. Nous savons toutefois que le *Trésor de l'Eglise des Saints-Apôtres* était de loin le plus riche et le plus prestigieux de l'Empire. Y étaient ensevelis, dans de magnifiques sarcophages de porphyre les corps de sept apôtres, ceux de Constantin et de sainte Hélène ainsi que la dépouille de plusieurs empereurs. Ce qu'en dit Robert de Clari rejoint dans une large mesure le témoignage du *Livre d'Éracles*. Mais, chose étonnante, le chroniqueur de la IV^e croisade ne fait pas valoir que l'accès au Trésor était un privilège rarement accordé. De ce fait, la seule présence d'un petit chevalier tend à démentir en quelque sorte le témoignage de Guillaume de Tyr dont l'instinct protocolaire, on le sait, était extrêmement développé.

F. SAINTE-SOPHIE

Guillaume de Tyr ne nous renseigne qu'à demi sur l'oeuvre monumentale de Justinien Ier, la basilique de Sainte-Sophie dont la coupole centrale domine encore de nos jours la silhouette de L'Istanbul. Un détail significatif y est néanmoins rapporté. Après la mort de Manuel Comnène, le 24 septembre 1180, une révolte menée par Marie Comnène est supprimée. Les traîtres se renferment dans le "moustiers *Sainte Sophie*" "por [se] garantir." La basilique est "[garnie] d'armes et de chevaliers" (xxii iv t. II, p. 415).

G. DIVERTISSEMENT ET JEUX

Après les pages qui précèdent on ajoutera quelques mots au sujet des divertissements qu'offrait la métropole.

Cette nouvelle Rome, où à l'image de l'ancienne les empereurs mirent tout leur zèle et toute leur munificence à l'organisation des places publiques. (Janin 1964, 74-75)

Aristocratie et peuple y trouvent des divertissements à une échelle inconnue dans l'Occident médiéval. Ainsi, à l'occasion des noces impériales, la ville est parée: "les cortines pendirent eu palais et par les rue de la cité" (XXII xxi t. II, p. 412). L'auteur raconte que l'on organisa des "jeux és téatres de la ville qui li appellent *ypodromes*." On ne dit, hélas, rien de ce que l'on y voit. Aucune description n'est donnée de l'hippodrome qui, comme on le sait, a tant fasciné Robert de Clari.

Enfin, lors de la visite du Roi de Jérusalem, Manuel Ier organise de grandes fêtes "por [le] *deliter*." Devant la compagnie de Francs se produisirent divers musiciens, des ménestrels, un ballet de jeunes femmes, des saltimbanques, des joutes et des courses hippiques. Le Trésorier se permet cette parenthèse: "Noz genz les regardoient à teus merveilles que tuit en estoient *esbahi*" (XX xxii t. II, p. 348).

En guise de conclusion il faut sans doute revenir au point de départ. Si l'on prétend que Le *Livre d'Éracles* constitue pour le lecteur une manière de carnet de voyages — fait de "clichés" littéraires, imprégnés de souvenirs historiques — l'on sous-estime la valeur de la *Chronique*, car le génie du texte découle de l'émoi qu'éprouve son auteur devant la *diversité* des *merveilles* du monde qu'il explore.

Au XII^e siècle, Constantinople émouvait ceux qui découvraient les splendeurs dont elle était parée. Sous ce rapport, nous l'avons vu, la traduction française du témoignage de Guillaume de Tyr se situe parmi les grands trésors que nous a legués le moyen âge occidental. Mais les passages que nous avons étudiés sont intéressants dans la mesure où l'on y lit une sorte de ravissement. C'est pour cela que le traducteur emploie inlassablement les mots de la même famille que "délice" (*deliz, delite, delitable*). Il tente ainsi de donner un sens aux transports du texte latin: ["sales et chambres si *délitables*," "por *deliter* le Roi," "toutes manières d'aises et de *deliz*," "Le Roi mout . . . se *delitoit*"]. Le mot "estrange" est souvent répété ainsi que le mot "diversitez": [*estrange* dons qu'il leur desparti," "manieres de jeus si *estranges*"]; ["trop estoit grand merveille de veoir les *diversités* qui là estoient"].

L'ébahissement du grand public devant les splendeurs d'une vieille capitale est de tous les temps. Elle est au fond assez banal. Guillaume de Tyr, à la différence des chroniqueurs contemporains, y voit la source d'une grande culture, une intelligence subtile et un raffinement civilisateur. La

Constantinople qu'il dépeint est pour ainsi dire le berceau d'une grande culture. Cette description fait foi par ailleurs, de l'intelligence subtile de ses habitants. Affirmons en fin de compte que le raffinement qu'y observe et que dévoile notre *Chronique* aura l'immense mérite de s'avérer instrument de culture. Car cet ouvrage est indéniablement civilisateur. Enfin répétons qu'il se démarque non seulement par l'acuité du regard du chroniqueur, mais aussi en tant que fait littéraire. Son exotisme, entre autre chose, confère au *Livre d'Éracles* une importance que ne peuvent nier les lettres médiévales.

Saint Francis Xavier University

NOTES

¹ Toutes les citations de la présente étude renvoient, pour le texte latin, à "*Guillaume de Tyr*," *Chronique*, Huygens, 1986 et, pour la traduction en ancien français, à *Guillaume de Tyr et ses continuateurs*, Paris, 1879-1880. Ce manuscrit est connu des spécialistes sous le nom du *Livre d'Éracles* en raison de sa première phrase célèbre: "Les anciennes estoires dient que Éracles qui fu mout bon crestiens gouverna l'empire de Rome . . ." (p. 1). Faute de mieux sans doute car il s'agit en toute simplicité de la traduction en français du XIII^e siècle de la *Chronique* de Guillaume de Tyr. L'oeuvre de celui-ci se présente en vingt-deux livres chacun divisé en chapitres dont le nombre et la longueur sont variables. Comme Paris emploie les chiffres romains pour en désigner les livres et les chapitres, "XIX xx" signifie, dans le cas de son texte, livre dix-neuvième, chapitre vingt-huit. Huygens, pour sa part, simplifie cette présentation et passe outre se servant, pour indiquer livre et chapitre, des seuls chiffres arabes. Il en découle que "20,23" signifie, pour lui, livre vingtième, chapitre vingt-trois. Or, dans un cas comme dans l'autre les citations sont faciles à repérer grâce à la pagination des éditions que nous indiquons. Encore une remarque cependant. Des deux éditions — celle de Paris comme celle de Huygens — se présentent dans deux tomes.

² Les mots entre crochets sont des ajouts du traducteur. C'est ainsi que Paulin Paris les présente dans son édition du *Livre d'Éracles*.

³ "Dans sa *Vie de Charlemagne*, Eginhard rapporte que par son testament le grand empereur légua à la basilique Sainte Pierre de Rome une table d'argent carrée représentant la ville de Constantinople." Janin *Constantinople Byzantine*, p. xxxiv,

De quibus statuit atque decrevit ut una ex his, quae forma quadrangula descriptionem urbis Constantinopolitanae continet, enter cactera donaria quae ad hoc deputata sunt Roman ad basilicam beati Petri apostoli. . . . *Caroli Vita*, PL 97.60.

⁴ "Pour ces barbares, écrit-il, qui vivaient misérablement dans des forteresses primitives ou des bourgades misérables — les "villes" occidentales ne comptent que quelques milliers d'habitants et l'urbanisation y est inconnue — Constantinople avec son million probable d'habitants et ses richesses monumentales, ses magasins . . . est la révélation de la ville." LeGoff *La Civilisation de l'Occident médiéval*, p. 181.

⁵ [C'est à cause du monastère que les Occidentaux appelèrent "Bras de Saint Georges" le détroit qui sépare la Pointe de Sérail de la côte asiatique: Villehardouin écrit

"Sainte Georges de la Mange," corruption du mot Manganes]. Janin, *La Géographie Ecclésiastique*, p. 71. Voir aussi Villehardouin §334.

⁶ *Palatium novum*; Villehardouin l'appelle le "Haut Palais," "si l'importèrent el haut palais de Blaquerne" §182; 185.

⁷ Voir "Vue de Constantinople," miniature du manuscrit intitulé: *Advis directif pour faire le passage d'outremer*. Bib. nat. MS fr. 9087, fol. 85v.

⁸ D'où le titre du roman de H. Nicolson, *Sweet Water*.

⁹ Voir aussi Maulde-la-Clavière, M.A.R. de, *La Diplomatie au temps de Machiavel*.

¹⁰ Quant il furent assis de bonnement, les enquist de leur estres et parloit à eus de maintes choses cortoisement (XX xxii t. II, p. 346). On se rappelle la réaction de Alexis Comnène devant le compte de Toulouse qui refuse de prêter serment à l'Empereur de Byzance ("*L'Empereres en ot grant desdaign et mout en fu iriez*") (II xix t. I, p. 80).

¹¹ Rappelons la description de la cour du "roi des Grecs" avec ses automates universellement célèbres, dans *Le Pèlerinage de Charlemagne à Jérusalem*. Voir Horrent, *Le Pèlerinage de Charlemagne, Essai d'explication littéraire*.

¹² La beauté somptueuse des Blaquernes était légendaire: [Selon Odon de Deuil, "la beauté extérieure de ce palais était presque incomparable et la beauté intérieure défilait toute description." De son côté Benjamin de Tudèle dit qu'il y avait un trône d'or orné de pierres précieuses; au-dessus de ce trône, et de même circonférence que lui, pendait à des chaînes d'or une couronne également d'or décorée de pierres précieuses et de diamants]. Cité dans Janin (à n. 3), pp. 126-27.

¹³ À titre d'exemple voici le portrait du comte de Flandre et de son entourage: "car il n'entendoient mie a grever leur anemis si com il deussent, ainçois ne finioient de joer aus tables et aus eschés; en robes legières estoient, touz nuz piez, dedanz leur paveillons. Souvent s'en alloient en Antioche a granz compaignes por estre iluec és bainz et és tavernes et és mengiers; à luxure et à mauvés deliz metoient toutes leur ententes" (XXI xxiii t. II, p. 398).

¹⁴ Voir aussi Janin (à n. 3), p. 81.

¹⁵ Detruite par une tempête à la fin de XV^e siècle, elle fut fondue en 1525 (Leroux, *Archives de l'Orient Latin*, I, no. 6, p. 589).

OUVRAGES CITÉS

- Bossuat, R. *Manuel Bibliographique de la Littérature du Moyen Age*. Melun: Librairie d'Argences. 1951.
- Colliot, R. "Fascination de l'or à Byzance." *L'Or au Moyen Âge (Senefiance No. 12)*. Marseille. 1983. 91-110.
- Dagron, P. *Naissance d'une capitale, Constantinople et ses institutions*. Paris: PUF, 1974.
- Davis, R.H.C. "William of Tyre." *Relations between East and West in the Middle Ages*. Éd. D. Baker. Edinburgh: University P, 1973. 64-76.
- Dufournet, J. *Les Écrivains de la IVe Croisade: Villehardouin et Clari*, t. I et II. Paris: SEDES. 1973.
- Fazy, R. "Jehan de Mandeville." *Asiatische Studien* 5.4 (1950): 30-54.
- Horrent, M.J. *Le Pèlerinage de Charlemagne, Essai d'explication littéraire*. Paris et Liège: Bibliothèque de la Faculté de Philosophie et de Lettres de l'Université de Liège, 1961.

- Howard, D.R. *Writers and Pilgrims*. Berkeley: U of California P, 1980.
- Huygens, R.B.C. "Guillaume de Tyr," *Chronique*, 2 tomes. Brepols: Corpus Christianorum, 1986.
- Janin, R. *Constantinople byzantine*. Paris: Institut français d'études byzantines, 1964.
- . *La Géographie Ecclesiastique de l'Empire byzantin*. Paris: Institut français d'études byzantines, 1969.
- LeGoff, J. *La Civilisation de l'Occident médiéval*. Paris: Éditions Arthaud, 1977.
- Leroux, E. *Archives de l'Orient Latin*. Paris, 1881.
- Mas Latrie, M.L. de. *La Chronique d'Ernoul et de Bernard le Trésorier avec un essai de classification des continuateurs de Guillaume de Tyr*. Paris, 1871.
- Mathé, R. *L'Exotisme d'Homère à LeClézio*. Paris: Bordas, 1969.
- Maulde-la-Clavière, M.A.R. de. *La Diplomatie au temps de Machiavel*. Paris, 1892.
- Mesnard, J. Préface, *Les Récits de Voyage*. Paris: C.E.R.H.I.S., 1986. 8–11.
- Nicolson, Harold. *Sweet Water*. London: Constable, 1926.
- Paris, P. *Guillaume de Tyr et ses continuateurs*, 2 tomes. Paris: Firmin Didot, 1879–1880.
- Peyré, J.F.A. *Histoire de la Première Croisade*. Paris, 1859.
- Ricardou, *Problèmes du nouveau roman*. Paris: Éditions du Seuil, 1967.
- Richard, J. "La vogue de l'orient dans la littérature occidentale du moyen-âge." *Mélanges Crozet*, t. I. Potiers, 1966.
- . "Voyages réels et voyages imaginaires, instruments de la connaissance géographique au moyen-âge." *Culture et Travail dans l'Occident médiéval*. Paris, 1981.
- Said, E. *Orientalism*. New York: Pantheon, 1978.
- Woledge, B., et H.P. Clive. *Répertoire des plus anciens textes en prose française*. Genève: Droz, 1964.